

Berneval, l'architecte de Saint-Ouen : il doit être bien furieux ; son élève l'a emporté sur lui.

—Que diable aussi, dit l'autre, Berneval n'a-t-il pas su mieux faire ? Loys a mieux fait, tant mieux.

—Ce doit être chose douloureuse pour le maître, dit le premier interlocuteur. Il doit bien enrager, ce vieux loup de Berneval.

Et les pas des deux hommes se perdirent dans le lointain.

—Loys, Loys, dit Berneval, il y a du sang entre nous deux ; depuis long-temps je le pressentais ; tu m'as tout enlevé à la fois, tout ce que j'aimais ; malédiction sur toi ! Et ma fille, ma pauvre Marguerite, le démon aussi l'a ensorcelée, elle n'est pas seulement venue me voir pour me consoler, pour apaiser mes douleurs. Loys, Loys, malheur à toi ! Puis il ajouta : je t'aimais tant, j'avais tout fait pour lui, pour lui j'aurais tout donné, il m'a tout enlevé.

Et se renversant dans son fauteuil, Alexandre Berneval se mit à pleurer. Cependant une pensée consolante vint éclairer tout-à-coup son esprit. Il était vaincu, il ne pouvait le nier ; mais c'était Loys, c'était le fils de son adoption, toute sa gloire rejaillissait sur le maître ; n'était-ce pas lui qui l'avait élevé, qui l'avait fait ce qu'il était, et qui avait su l'inspirer de l'amour de la gloire, en lui promettant un prix tel que sa bien-aimée Marguerite ? Le vieux lion se mourait, il pouvait bien abandonner la carrière et laisser à d'autres le sceptre que ne pouvaient plus porter ses mains défaillantes.

C'en est fait, loin de lui toute idée de meurtre et de vengeance, il sera fier de la gloire de son fils, son vieux nom sera continué par le nouveau nom de Loys. Il revivra dans l'amour de ses enfants ; ses conseils et sa vieille expérience pourront encore guider dans la carrière le jeune néophyte. Le bonheur viendra encore éclairer ses derniers jours. Ah ! pour lui plus de désespoir ; il est père, ses enfants le soutiendront, et l'amour paternel remplacera chez lui l'amour souvent ingrat de la gloire. Et à ces pensées, une lueur d'espérance éclairait son visage, et les sombres douleurs s'enfuyaient loin de lui ; il renaissait à la vie, à l'espérance, il pouvait espérer encore ; pour lui la vie n'était plus veuve de tout bonheur, il pouvait espérer, il était père !

En ce moment, un bruit de voix et d'instruments se fit entendre de loin. Berneval se dressa, il écouta. C'étaient les compagnons maçons qui venaient rendre hommage à leur camarade Loys et le féliciter de ses succès ; ils s'arrêtèrent devant la porte qui donnait juste en dessous de la fenêtre de Berneval, et ils poussèrent des cris de joie :

—Noël ! Noël ! vive Loys.

Puis ensuite, les musiciens accordèrent leurs instruments et chantèrent une chanson à la louange du brave apprenti. Le couplet finissait ainsi : *Il a fait mieux que le maître.* Berneval écoutait ; il tomba sans connaissance. Cependant, Loys avait compris tout ce que cette scène devait avoir d'horrible et de fâcheux pour le père de Marguerite ; il descendit donc à la porte, remercia ses amis, prit la main à chacun d'eux, puis il ajouta à haute voix de manière que Berneval pût l'entendre :

—Mes amis, je vous rends grâces ; vous veniez me féliciter de mes succès, à vous merci. Pourtant, m'est avis que vous ne donnez point à chacun ce qui lui est dû ;

ce n'est point à moi qu'il fait attribuer la gloire de ce que j'ai fait, c'est à mon honoré maître, Alexandre Berneval ; c'est lui qui sut me guider, c'est d'après ses conseils que j'ai pu exécuter la rosace de Saint-Ouen ; il a été mon instructeur, je ne fus que son instrument, à lui donc le mérite ; gloire à notre maître Berneval !

Et tous crièrent : Gloire à Berneval ! Alexandre Berneval n'entendait pas : il était évanoui.

Loys, désireux d'abrégier cette scène d'apothéose pour lui et qui devait être si douloureuse pour son maître, se hâta de congédier ses amis, il leur donna rendez-vous pour le lendemain de grand matin. Les chanteurs partirent. Loys remonta dans la salle commune : Marguerite l'y attendait.

—Oh ! merci ; mille fois merci, mon bien aimé Loys, lui dit-elle, merci pour mon père ; dans la disposition où il doit se trouver, cette scène, si elle se fût prolongée, l'aurait tué sans nul doute.

—Ton père ! dit le jeune homme, ton père, Marguerite ! l'as-tu vu ce soir ?

—Non, il n'a point encore paru.

—Eh bien ! allons le voir.

Et tous deux marchèrent vers la porte d'Alexandre Berneval ; ils frappèrent long-temps, mais inutilement. Ainsi que nous l'avons déjà dit, Berneval était étendu dans sa chambre sans connaissance.

—Il dort, dit Marguerite.

—Laissons-le dormir en ce moment, répondit Loys, sans doute le malheureux oublie ses peines.

Et ils retournèrent tous deux bien doucement, sans faire aucun bruit, dans la salle commune ; là il fallait se séparer : l'heure du coucher était venue ; ils se quittèrent étonnés tous deux de se sentir le cœur si triste.

L'horloge de la vieille tour venait de sonner une heure ; il y avait déjà trois heures que Berneval était évanoui ; l'air frais de la nuit, le vent qui s'engouffrait par la fenêtre, le tira de son affreuse léthargie.

Il se dressa sur son séant. Il écouta. Plus rien ; le bruit des musiciens, les voix, les fanfares avaient disparu ; le plus profond silence regnait partout. La vieille cité tout entière dormait d'un paisible sommeil. Cependant le bourdonnement de l'infâme musique retentissait toujours à son oreille, il croyait toujours entendre le fatal refrain :

Il a fait mieux que le maître !

Et ses dents se choquaient l'une contre l'autre, et le mot de vengeance sortait de sa bouche.

—Monte et deshonneur sur moi, disait-il ; il a fait mieux que le maître ; malédiction sur eux tous ! Il ajouta lentement, ils sont venus ici pour m'insulter, c'était lui sans doute qui les avait appelés ; ils sont venus me rappeler ma défaite, réveiller dans mon cœur des sentiments que je croyais endormis à jamais. Et lui Loys, l'enfant de mon adoption, il a ri de ma misère, il s'est moqué de son vieux maître, il a insulté à ma douleur ; sans doute aussi Marguerite, ma fille a fait comme lui ; oh ! pour moi vengeance !

Puis il saisit le livre d'Ovide et l'ouvrit au hasard : par une fatale coïncidence ses yeux tombèrent sur la fable de Dédale et Perdix, il lut avidement la page.

—Par le ciel ! s'écria-t-il, Ovidius était un grand poète, il sera désormais ma lecture favorite. Loys ! Loys ! plus de paix entre nous, de la guerre, du sang. Ah ! ah ! tu ne te vanteras plus de m'avoir vaincu.